La recherche sur estampe : où en est-on ?

Maxime Préaud, Séverine Lepape, Véronique Meyer et Pierre Wachenheim

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/estampe/772>

DOI : 10.4000/estampe.772

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

Pagination : 34-41

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Maxime Préaud, Séverine Lepape, Véronique Meyer et Pierre Wachenheim, « La recherche sur estampe : où en est-on ? », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 246 | 2014, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 22 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/772> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/estampe.772>

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

LA RECHERCHE SUR ESTAMPE : OÙ EN EST-ON ?

Modérateur : Maxime Préaud. Avec Séverine Lepape, Véronique Meyer, Pierre Wachenheim.
Texte édité par Séverine Lepape.

Cette table ronde a discuté de la recherche en estampe ancienne en explorant deux directions. Une première partie a constitué davantage en un bilan historiographique sur les recherches menées depuis deux décennies dans le domaine de l'estampe ancienne, et une deuxième partie a traité de problématiques plus larges. Maxime Préaud a inauguré la table ronde en rappelant qu'il s'était livré à un bilan similaire sur les recherches menées depuis plus de trente ans en matière d'estampe ancienne, et plus particulièrement d'estampes du XVII^e siècle, dans un numéro de la revue *Perspectives*, paru en septembre 2009. Au même moment, se concoctait dans l'ombre un volume de *Mélanges* qui lui était consacré, publié en 2010 aux éditions de l'École des chartes, réunissant une quarantaine d'articles sur le XVII^e siècle européen, plus particulièrement français. La plupart des chercheurs dans le domaine de l'estampe en France et à l'étranger y ont contribué. Maxime Préaud a donc rappelé que, contrairement au pessimisme dont il a pu faire état dans l'article de *Perspectives*, la recherche dans le domaine de l'histoire de l'estampe française est active et continue.

Il a laissé la parole à Séverine Lepape, conservateur responsable de la Réserve du département des Estampes et chargée des collections du XV^e et du XVI^e siècle.

Cette dernière a expliqué qu'elle allait tenter de rendre compte des principaux apports dans les deux siècles qui l'occupent. Elle a d'abord parlé de l'exposition sur *Les Origines de l'estampe en Europe du Nord (1400-1470)*, dont elle est commissaire, et qui se tenait au même moment au musée du Louvre. L'exposition a réuni les fonds de la Réserve des Estampes et ceux de la collection Rothschild du département des Arts graphiques du musée du Louvre. Ce sujet lui tenait particulièrement à cœur et l'intéressait à plus d'un titre. D'un point de vue personnel, Séverine Lepape a reçu une formation d'archiviste paléographe centrée sur le Moyen Âge, période qu'elle aime particulièrement. D'autre part, quand elle est arrivée au département des Estampes en 2005, elle a eu connaissance de l'exposition qui se tenait à Washington et à Nuremberg sur le même sujet, *The Origins of Printmaking*, et qui a donné lieu à un catalogue de référence et également à un volume d'actes de colloque particulièrement important. Or, bien que l'exposition ait été internationale, réunissant des fonds de tous les grandes institutions conservant des estampes, elle a été surprise de constater que ni la BnF, ni le Louvre n'avaient été sollicités pour prêter des œuvres ou participer scientifiquement au projet. Cette absence de collaboration s'expliquait-elle par des problèmes financiers ? Le fait que les publications sur les deux fonds parisiens aient été en langue française a-t-il constitué un frein, car les rédacteurs des essais et des notices du catalogue étaient tous soit germanophones, soit anglophones ? Ou cette absence de la France est-elle révélatrice d'un état de la recherche dans l'estampe ancienne, avec un axe anglo-saxon, allemand et néerlandais particulièrement fort,

Sainte Catherine, vers 1450-1460, Rhin supérieur, gravure en crible. BnF, Estampes, Réserve Ea-5 (8)-Boîte écu.

qui a su développer son propre réseau sans faire nécessairement appel à la France ou à l'Italie ?

Quoi qu'il en soit, l'exposition du Louvre a été l'occasion de mettre en valeur les fonds parisiens. Il ne s'agit bien sûr pas d'une expo *bis* car les œuvres présentées de part et d'autres sont souvent uniques, mais l'idée était bien de combler un manque historiographique dans le champ de recherche français sur cette période. Il est évident que l'exposition du Louvre n'aurait pu être faite sans les recherches initiées depuis plus de quarante ans par Richard S. Field, le premier à avoir lancé une grande exposition sur ce sujet à Washington en 1965, et les apports de l'exposition de 2005 ont été déterminants car la recherche a énormément évolué, en terme de typologie, de localisations et de datation. Les principaux auteurs ont su développer une méthodologie qui a pris de la distance face au connoisseurship, en s'intéressant à d'autres éléments essentiels (filigranes, inscriptions, etc.) et en donnant leur place aux « visual studies », dont la contribution a été déterminante pour ce type de production comme l'ouvrage de David Areford l'a parfaitement montré.

Concernant l'estampe en France au XVI^e siècle, la recherche a pu bénéficier des travaux de Marianne Grivel, autrefois conservatrice en charge de ce siècle à la BnF, qui a été la commissaire de l'exposition *La gravure à la Renaissance française*, pour laquelle un catalogue de référence a été publié. Sur cette lancée, Estelle Leutrat (université de Rennes-2) a consacré sa thèse aux premières gravures en taille-douce à Lyon au XVI^e siècle, en étudiant un vaste corpus d'estampes et en explorant les archives encore conservées. Pour sa part, Séverine Lepape travaille depuis plusieurs années sur l'estampe produite rue Montorgueil à Paris, par des imagiers actifs entre 1550 et 1630. Elle finit le catalogue raisonné de cette production, l'enrichit à l'aune de ce que l'on peut apprendre grâce aux archives, et s'intéresse à la fois à la place de l'éditeur à cette période et aux formes véhiculées par cette production d'estampes dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Par ailleurs, la publication de brillants travaux sont attendus, comme ceux de Catherine Jenkins (conservateur, Metropolitan Museum) qui a consacré sa thèse aux estampes de l'école de Fontainebleau, à la suite de l'étude fondatrice d'Henri Zerner. Grâce à son ouvrage, cette production particulière sera à l'évidence mieux comprise. Peter Fuhring (conseiller scientifique, Fondation Custodia) a travaillé depuis plusieurs années sur les gravures de Jacques Androuet du Cerceau. Il a déjà publié un ouvrage réunissant des essais de différents spécialistes, avec la collaboration de Jean Guillaume, et il doit bientôt achever le catalogue raisonné de l'artiste. La recherche du XVI^e siècle est aussi entreprise par des historiens de l'art qui ne sont pas nécessairement spécialistes de

l'estampe mais qui s'intéressent par exemple aux artistes inventeurs diffusés par ce medium, comme le font Dominique Cordellier (conservateur en chef, musée du Louvre) qui a travaillé sur Toussaint Dubreuil ou Luca Penni, ou encore Cécile Scaillériez (conservateur en chef, musée du Louvre) qui a dirigé un groupe de travail de seiziémistes français sur les deux Jean Cousin, dont les œuvres ont été particulièrement diffusées par l'estampe. On songe également, dans un autre domaine, aux recherches d'Emmanuel Lurin (MCF, université de Paris-IV Sorbonne) sur Étienne Dupérac, selon une veine davantage architecturale et en lien avec l'antiquité classique.

Véronique Meyer a ensuite présenté la situation de la recherche sur l'estampe du XVII^e siècle, en partant de son expérience d'enseignant-chercheur en histoire de l'art moderne. Elle a expliqué qu'elle enseignait surtout l'histoire de la peinture moderne sans négliger pour autant celle de la gravure qui tient une place exceptionnelle à Poitiers par rapport aux autres universités, avec des cours qui vont de la deuxième année de licence à la thèse, permettant ainsi d'étudier l'ensemble de la production européenne du XV^e siècle au début du XIX^e siècle. Cependant le nombre de thèses portant sur la gravure est assez réduit car les étudiants ont tendance à privilégier l'étude du patrimoine, de l'architecture ou de la peinture.

Néanmoins, elle compte parmi ses étudiantes deux doctorantes travaillant sur l'estampe, qui devraient avoir fini la rédaction de leur thèse l'année prochaine. Lauren Laz doit ainsi rendre son travail sur le graveur d'origine lyonnaise Grégoire Huret, et Anne Nadeau sur les Simonneau, fratrie de graveurs parisiens. Elles travaillent à ces sujets depuis dix ans en même temps que leur activité professionnelle, Lauren Laz ayant été conservateur du fonds d'estampes au musée Jenisch de Vevey, et Anne Nadeau travaillant aujourd'hui au musée Paul Dupuis de Toulouse. La poursuite d'une thèse pose la question évidente de sa finalité surtout quand il n'y a quasiment pas d'espoir de décrocher un poste à l'université à l'issue de la soutenance. Mais la thèse est un exercice formateur. Et les docteurs se dirigent aussi vers le métier de conservateur et de bibliothécaire. De manière générale, Véronique Meyer a mis en évidence le problème du trop faible intérêt que suscite l'enseignement de l'histoire et, au demeurant, au profit d'un engouement quasi exclusif pour l'art contemporain. Des disciplines comme les arts mobiliers ou l'architecture sont en plein essor, alors qu'il y a vingt ans, il était difficile de recruter des spécialistes dans ce domaine. Elle espère qu'il en ira de même de l'enseignement de la gravure qui, il n'y a que quelques années encore, n'était dispensé qu'à l'École du Louvre. Ce domaine intéresse les étudiants mais cela ne les motive pas forcément au point d'en faire une thèse.

Elle a pu cependant participer aux jurys de très bonnes thèses, comme celle menée par Pascale Cugy sur les Bonnard, soutenue à la Sorbonne en 2013. Sa réflexion a porté sur cette dynastie d'éditeurs d'estampes, sur les problématiques familiales de production, et elle a consacré beaucoup de temps à travailler sur les archives, spécificité française de la recherche en estampe. Elle a en outre constitué un catalogue très fourni, qui a servi de base à sa réflexion. Une autre thèse a été soutenue par une étudiante allemande en co-tutelle, Kristina Deutsch, sur Jean Marot et l'estampe à la Sorbonne en 2010, portant sur la production d'estampes d'architecture au XVII^e siècle. Elle a également été au jury d'une thèse sur les clairs-obscur italiens du XVI^e siècle, soutenue par madame Gayral en 2012 à l'EPHE. Ce travail avait été essentiellement réalisé à partir du fonds de la BnF.

Véronique Meyer a souligné le fait que les chercheurs étaient peu nombreux dans l'estampe du XVII^e siècle, au plus cinq ou six chercheurs professionnels. Elle a mis en avant le rôle important qu'ont les *Nouvelles de l'estampe* pour la publication dans ce domaine, et plus particulièrement pour mettre le pied à l'étrier des jeunes chercheurs.

Elle a souhaité revenir sur les problèmes que les chercheurs rencontrent pour se faire éditer. En dehors

du catalogue d'exposition, il est difficile de publier des ouvrages portant sur l'estampe, même pour un professeur d'université. La tendance va de plus en plus à collaborer avec des conservateurs travaillant dans les institutions publiques, et notamment avec ceux de la BnF. Et réciproquement, les initiatives qui viennent de l'extérieur sont un vrai moteur pour la BnF.

Pour un enseignant-chercheur, il est crucial de faire partie d'une équipe de recherche, mais cette dernière n'a pas nécessairement la même problématique que les recherches propres de chaque membre. Pour cette raison, elle a choisi avec Pierre Wachenheim et Estelle Leutrat de monter une équipe de recherche sur la gravure en proposant comme principal objet d'étude la lettre, et plus spécifiquement, la dédicace au sein de l'estampe. L'idée est également d'associer la BnF afin qu'elle puisse mettre à disposition le fonds conservé et sa base informatique qui servirait de premier jalon à une base de données, réunissant un corpus d'estampes sur la question de la dédicace. Des colloques et journées d'études seront organisés sur ce sujet à Poitiers, à Nancy et à Rennes, au sein des universités dont Véronique Meyer, Pierre Wachenheim et Estelle Leutrat sont membres ; ce qui permettra également de faire participer les étudiants aux débats et aux recherches en cours tout en les initiant à la recherche par un contact direct avec des chercheurs venus de différents horizons.

Pierre Wachenheim est intervenu en tant que spécialiste de l'estampe du XVIII^e siècle. Il a souligné les mêmes problèmes que Véronique Meyer, à savoir qu'il dispose de peu d'étudiants, dont beaucoup laissent de côté la recherche. En effet, le master 2 a été transformé en deux voies : un master recherche d'un côté et un master professionnalisant de l'autre, et c'est ce dernier que les étudiants choisissent, car il laisse entrevoir la possibilité d'un emploi dans des institutions culturelles. Il est difficile pour des étudiants de persévérer dans la recherche, car l'absence de perspectives les décourage parfois.

En tant que chercheur, il a le sentiment que l'on peut vite être noyé face à l'importance des fonds d'estampes à défricher, tant la masse est importante. Ce travail est de longue haleine et souvent solitaire, d'où la nécessité, comme le mentionnait Véronique Meyer, de travailler en équipe. Il fait état de l'arrêt « frustrant » de l'*Inventaire du fonds français du XVIII^e siècle*, à la lettre L, outil pourtant indispensable à la recherche.

Néanmoins, il a souligné le dynamisme certain de la recherche dans l'estampe du XVIII^e siècle. Le bilan sur les vingt-cinq années est riche, aussi bien en matière d'expositions que de publications qui sont nombreuses et qui se sont faites dans une émulation internationale, notamment aux États-Unis. Plusieurs axes ont particulièrement été mis en valeur. Ainsi, l'estampe politique a-t-elle fait l'objet de nombreuses publications, favorisées par le bicentenaire de la Révolution française initiatives qui se prolongent aujourd'hui, avec par exemple le *Dictionnaire de l'iconographie révolutionnaire* sous la direction de Rolf Reichardt, réunissant de nombreuses contributions internationales. La banqueroute de 1720 et plus généralement la production des estampes satiriques hollandaises retiennent également l'intérêt des chercheurs. Le domaine de la caricature, notamment anglaise, a donné lieu à des publications et des expositions par Pascal Dupuis (université de Rouen) au musée Carnavalet en 2009-2010. On peut citer également les travaux de Martial Guédron (université de Strasbourg) et de Laurent Baridon (université de Lyon-2) sur la physiognomie. Le domaine de l'estampe populaire a été depuis plusieurs années étudié, à travers leur diffusion, le phénomène du colportage, comme l'a fait Alberto Milano avec divers colloques, expositions et publications. Avec Martine Sadion, directrice du musée de l'Image à Épinal, la question des rémanences de l'image et celle de l'articulation entre l'image savante et l'image populaire sont maintenant bien travaillées. Le domaine du livre illustré est également en essor, comme l'a montré le colloque portant sur la question du recueil d'estampes en 2010 ou les études sur le livre de fêtes ou

les « galeries de papier ». L'estampe au XVIII^e siècle est riche en innovations techniques et plusieurs expositions ou contributions ont souhaité revenir sur ce point, comme l'exposition de la BnF et de Lausanne en 1996 sur l'anatomie de la couleur.

En faisant ce bilan, et en écoutant les contributions des spécialistes des différents siècles, Pierre Wachenheim a posé également la question de la pertinence de la chronologie traditionnelle dans le domaine de l'estampe. Des ouvrages comme *Renaissance Print* (1470-1550), *Print in Italy* (1550-1620) ou encore celui de Todd Porterfield sur l'efflorescence de la caricature (1759-1838) invitent à affiner les bornes temporelles pour caractériser les grands moments de l'estampe en Europe. Il a également souligné des manques, comme celui d'une synthèse sur l'estampe ancienne et plus particulièrement sur l'estampe en France au XVIII^e siècle, les ouvrages sur la question étant déjà fort anciens. Il pense qu'une exposition rétrospective sur le XVIII^e siècle serait bienvenue. Et il a fait état du statut problématique de la monographie en histoire de l'art, car elle est souvent vue comme un exercice non pertinent dans le cadre universitaire. Pourtant, elle a pour qualité de dresser un portrait et un panorama. Ces monographies existent pour l'estampe du XVII^e siècle mais pas pour le XVIII^e siècle et cela manque.

Sur cette première partie, Maxime Préaud est revenu sur plusieurs points, et notamment la question du devenir des étudiants qui commencent un travail de recherche. Il a souligné qu'il s'agissait d'un problème dépassant la question de l'estampe, car il est général à l'enseignement en histoire de l'art. Quant aux souhaits de synthèse, il a précisé qu'Anthony Griffiths, directeur honoraire du department of prints and drawings du British Museum préparait une synthèse sur l'estampe, qui apportera beaucoup à notre communauté de chercheurs dans ce domaine. Il est également revenu sur la question de la monographie et leurs vertus, car faisant l'objet de masters de qualité, elles aident le chercheur à débroussailler. Il a insisté sur le fait que l'estampe ancienne devait consister en un double travail, portant sur les collections nationales et sur les archives, notamment sur le Minutier central, qui font beaucoup pour la compréhension du contexte et du statut du graveur à l'époque moderne.

Lors de la deuxième partie de la table ronde, plusieurs points ont été abordés. En premier lieu, celui de l'édition d'inventaires sous forme papier et de l'importance de l'*Inventaire du fonds français*. Plusieurs contributeurs ont souligné combien la BnF devait être moteur, presque mécène, car l'édition et la recherche dans le domaine de la gravure est portée par ces publications. Ce travail ne doit pas se faire au détriment du développement du catalogue en ligne de la BnF qui rend beaucoup de services, mais qui ne peut remplacer l'édition papier car cette dernière donne une idée d'ensemble et offre souvent un corpus que l'on peut embrasser visuellement. Il est certain que les éditeurs sont beaucoup plus frileux à accepter des monographies sur des graveurs, à la différence des monographies de peintres ou de dessinateurs, et qu'ils privilégient l'édition de catalogues d'exposition. Sylvie Aubenas, directeur du département des Estampes et de la Photographie, est intervenue sur ce point. Elle a souligné que la BnF n'avait pas abandonné la question des éditions et plus généralement, de la description de ses fonds. Pour exemple, l'inventaire du fonds français du XVIII^e, pour la partie déjà imprimée, jusqu'à la lettre L, est en train d'être informatiquement rétro-converti, et les notices seront mises en ligne avec une numérisation des œuvres ; ce qui permettra d'avoir accès à ces dernières sans se déplacer, de pouvoir consulter des images de très haute qualité. Pour la suite, l'IFF ne se continue pas selon la même méthode, car les artistes et ensembles importants de l'estampe du XVIII^e siècle sont catalogués uniquement en ligne. Elle a ajouté que, toujours dans le domaine de l'estampe du XVIII^e siècle, la rétro-conversion des collections Hennin et De Vinck a permis de mettre en ligne beaucoup d'estampes anciennes. Selon elle, faire

ligne de près de quarante mille estampes et quarante mille images. Il s'agissait d'un travail quasi à plein temps qui mobilisait beaucoup d'argent et d'énergie. En même temps, cette mise en ligne a permis la découverte de fonds que seul un petit quorum de spécialistes connaissait. Concernant la question des supports d'édition, elle considère que travailler dans la perspective d'un livre est complètement différent de celle d'une base de données. Elle convient que l'objet livre est toujours prisé par les historiens de l'art, plus conservateurs que des spécialistes dans d'autres domaines. Elle a souligné également que *l'Inventaire du fonds français*, pour ses premiers volumes du moins, n'est pas toujours évident à manipuler. La mise en ligne permet de chercher plus facilement, que ce soit sous forme de base de données ou de PDF. Elle est également revenue sur les difficultés de se faire éditer, en montrant que par là-même, l'exercice de l'exposition prenait une importance surestimée, car il devenait l'un des rares lieux privilégiés de la recherche : les expositions sont accompagnées de publications papier, elles se font dans un laps de temps court et donnent lieu à une réalisation visuelle très gratifiante. Mais précisément, ce cadre de travail limité a pour conséquences que les entreprises de recherche de longue haleine ont plus de difficultés à trouver un terrain de réalisation, et sont de plus en plus abandonnées des conservateurs.

Plusieurs contributeurs ont regretté que la BnF ne fasse pas plus d'expositions sur la gravure ancienne, alors que d'autres institutions, comme le Louvre ou la Fondation Custodia, n'ont pas cette frilosité. Il leur a semblé que l'exposition sur la gravure contemporaine est plus fréquente à la BnF et que, par conséquent, il était plus difficile d'imposer des sujets sur l'estampe ancienne. Sylvie Aubenas a rappelé que les travaux à Richelieu obligent de fermer des espaces d'exposition, ce qui ne facilite pas les choses. Tous les participants à la table ronde ont souligné que la BnF devait rester le lieu national de la recherche pour la gravure.

Questions du public

La recherche sur l'estampe contemporaine n'a pas du tout été traitée par la table ronde : Elle est pourtant pratiquée, comme par exemple, par Marc Veyrat (MCF université de Savoie) qui s'intéresse à l'art numérique. Les contributeurs ont précisé que la table ronde était axée essentiellement sur l'estampe ancienne. Mais que, par ailleurs, il était difficile de trouver des articles de recherche sur l'estampe contemporaine pour les *Nouvelles de l'estampe*.

La question du genre de la monographie a suscité des questions. Pourquoi n'est-il plus prisé par les universitaires, alors qu'il est très précieux pour les conservateurs et les collectionneurs ? S'agit-il d'une perte d'intérêt pour le type monographique ? Pierre Wachenheim a souligné que, plus largement, la réflexion universitaire favorise actuellement des approches problématiques que l'on soupçonne d'être moins présentes dans un travail de monographie ou de catalogue raisonné donc on encourage moins les étudiants vers ce type de travaux. La monographie demeure cependant un courant bien représenté en histoire de l'art, comme en témoignent les publications des éditions Arthena.

Maxime Préaud a ajouté que, lorsqu'on travaille sur une monographie, il est nécessaire de constituer un catalogue qui est la base véritable pour comprendre l'œuvre et l'artiste. Or, souvent, ce catalogue disparaît, pour être transformé en un volume de questionnements, comme si cette étape était honteuse. Pour sa part, il souhaiterait que les catalogues fussent davantage accessibles et valorisés.

Des questions ont porté sur les raisons de l'oubli de la France pour certaines expositions, qui pourrait s'expliquer peut-être par le fait que justement, les problématiques ne sont pas suffisamment développées dans l'art français et que cela la marginalise. Des interventions du public ont souligné que les chercheurs

avaient besoin que les institutions publiques mettent à disposition le plus de publications possibles en mettant en valeur le rôle de l'IFF, de la description des œuvres et de leur repérage. La question d'une série française du Hollstein a été relancée : la matérialité du livre aide beaucoup à travailler tandis que la base en ligne décontextualise.

Enfin, il a été précisé que des débouchés existaient pour les historiens de l'art dans le domaine de l'estampe, notamment par la voie des concours d'attachés et de conservateurs du patrimoine et des bibliothèques, dont les postes ont beaucoup augmenté ces dernières années. Leurs compétences dans le domaine ancien sont très appréciées, précisément parce qu'il y a de moins en moins de spécialistes en art moderne. L'université a donc toute sa place et toute sa mission à former des étudiants dans cette période s'ils se destinent à la conservation. P. Wachenheim souligne néanmoins la difficulté pour les étudiants en province de travailler sur ces questions, du fait de l'éloignement avec Paris, c'est-à-dire des ressources documentaires, notamment de la bibliographie non française, et des fonds les plus importants.